

Hans Küng et la " poutinisation " de l'Église

Si le radicalisme menace l'islam, le catholicisme connaît lui aussi une grave crise, selon le théologien suisse Hans Küng. Dans "Peut-on encore sauver l'Eglise ?" (Seuil), il critique sévèrement une Eglise qui a trahi ses origines. Propos recueillis par Thomas Mahler

Le Point : Votre nouveau livre s'intitule "Peut-on encore sauver l'Eglise ?". L'Eglise catholique est-elle vraiment moribonde ?

Hans Küng : L'Eglise connaît sa plus grande crise depuis la Réforme protestante. Rien qu'en Allemagne, elle s'est traduite durant ces trois dernières années par des centaines de milliers de retraits [NDLR : les Allemands peuvent faire une déclaration de non-appartenance à l'Eglise catholique]. En 2010, pour la première fois dans ce pays, il y a eu plus de personnes qui ont quitté l'Eglise que de baptisés. Dans le monde entier, les scandales des abus sexuels ont montré, même aux catholiques conservateurs, que la situation est extrêmement sérieuse.

Les foules qui s'amassent autour du pape tendraient pourtant à prouver le contraire...

Ces cérémonies sur la place Saint-Pierre sont des trompe-l'oeil et contribuent à ce que j'appelle une Eglise de façade. En rentrant chez eux, ces gens découvrent une Eglise de plus en plus pourrie de l'intérieur. Les paroisses s'écroulent, la pénurie des prêtres est catastrophique, l'influence de l'Eglise dans le monde public a terriblement diminué et l'anticléricalisme est croissant. Il ne faut donc pas exagérer l'importance des admirateurs et des touristes qui se rassemblent sur la place Saint-Pierre.

Le Point : Vous dénoncez une organisation conservatrice, autoritaire... Mais n'est-ce pas la nature même de l'Eglise catholique ?

Au contraire. L'Église du Nouveau Testament était plus proche d'une démocratie que d'une monarchie. Les apôtres ne se voulaient pas les seigneurs des communautés originelles, mais leurs serviteurs. Rome a certes eu très tôt des prétentions à la souveraineté, avec une grande différence entre le système occidental et celui d'Orient, dans lequel des structures plus originelles sont conservées. Mais c'est seulement au XI^e siècle que s'imposent vraiment les caractéristiques du système romain : centralisation avec le papalisme absolutiste ; juridisme à travers une Église de droit ; politisation avec une domination qui s'étend au monde entier ; militarisation comme en témoignent les croisades ; et cléricalisation avec une Église d'hommes célibataires à la suite de l'interdiction du mariage pour tous les prêtres.

Le Point : Vous faites remonter l'"hostilité" de l'Eglise envers les femmes à la doctrine du péché originel développée par saint Augustin. Cette mise au second plan des femmes ne se retrouve-t-elle pas déjà dans le Nouveau Testament, avec des apôtres exclusivement masculins et un saint Paul affirmant que le "chef de la femme, c'est l'homme" ?

Bien sûr, les acteurs du Nouveau Testament évoluaient dans une société dominée par les hommes. Mais Jésus était en avance sur son temps en s'entourant de femmes. Elles ont joué un rôle important auprès de lui, jusqu'à la fin. Selon l'Évangile de Marc, il n'y avait que des femmes sous la Croix, et elles ont aussi été les premiers témoins de la Résurrection. Si l'Église aujourd'hui suivait Jésus, elle ne serait donc pas dans l'arrière-garde de l'humanité. Quant à saint Paul, ses affirmations doivent être

prises comme l'expression de la culture de son époque. Mais, là aussi, il y a une très grande différence avec l'actuel système romain. Dans ses épîtres, Paul parle explicitement de "collègues" femmes. Elles occupaient ainsi une place importante dans les communautés pauliniennes.

Le Point :Vous défendez depuis longtemps le mariage des prêtres, l'ordination des femmes ou la remise en question de l'infaillibilité du pape. Ce ne sont pas des réformes, mais une véritable révolution...

La véritable révolution date du XIe siècle, avec la prétendue réforme grégorienne, qui a débouché sur le papalisme absolu. Moi, je ne suis pas un révolutionnaire : je reviens aux origines de l'Eglise, du Nouveau Testament et du Ier millénaire.

Le Point :Pourquoi être si critique envers Jean-Paul II, responsable, selon vous, d'une "restauration" après l'ouverture de Vatican II ?

Quand on regarde les mots clés du concile de Jean XXIII, on voit très bien que Jean-Paul II a trahi l'esprit de Vatican II. Au lieu de l'aggiornamento, il a insisté sur une doctrine catholique traditionnelle. Au lieu de la collégialité avec les évêques, on a eu droit à un strict centralisme. Au lieu de l'ouverture, il a condamné ceux qui s'adaptent au monde moderne et a encouragé les formes traditionnelles de la piété, comme la mariolâtrie. Et, au lieu de l'oecuménisme, Jean-Paul II a accentué tout ce qui est romain catholique. Il voulait une sorte de "reconquista" de l'Europe en imposant le modèle prétendument intact de l'Eglise polonaise antimoderne. Alors qu'il s'est depuis produit le même processus de décatholisation en Pologne.

Le Point :Son successeur, Joseph Ratzinger, qui fut votre collègue à Tübingen, vous avait reçu à Castel Gandolfo en 2005. Votre optimisme après cet entretien semble s'être envolé...

Je reste très reconnaissant au pape de m'avoir reçu pour une conversation amicale de quatre heures. Malheureusement, mes espoirs que Benoît XVI trouve le chemin d'une nouvelle ouverture vers le monde moderne ont été déçus. Il a pourtant eu des occasions grandioses, comme le rapprochement avec les Eglises protestantes, l'accord durable avec les juifs, le dialogue ouvert avec les musulmans, l'opportunité de venir en aide aux populations africaines en autorisant le préservatif... Ce furent des occasions ratées.

Le Point :Vous avez même déclaré, dans "Der Spiegel", que Benoît XVI est responsable d'une "poutinisation" de l'Eglise...

J'ai précisé dans cette interview que le Vatican n'est bien sûr pas le Kremlin. Mais, à l'instar de Poutine, qui a placé ses anciens collaborateurs des services secrets à des postes clés, Ratzinger s'est entouré de personnes issues de cette organisation secrète qu'est le Saint-Office. Il essaie de contrôler l'Eglise à travers ses proches. Une autre similarité est que Poutine a hérité de réformes démocratiques et qu'il a tout fait pour les inverser...

Le Point : Brillants théologiens tous deux, vous étiez pourtant amis à Tübingen...

Nous étions des jeunes théologiens progressistes au début du concile Vatican II. En tant que doyen de

la faculté de théologie, c'est même moi qui ai fait venir Joseph Ratzinger à Tübingen. Nous avons collaboré pendant trois ans d'une manière très constructive. Mais les révoltes étudiantes de 68 furent pour lui un événement décisif. Il a vécu comme un choc l'intrusion d'étudiants dans nos cours et, à partir de ce moment-là, il a eu peur de tout ce qui venait d'en bas. Il s'est orienté vers la hiérarchie, alors que j'ai refusé d'être un homme du système. Il ne faut pas non plus oublier qu'il est issu d'un milieu très conservateur.

Le Point : Vous admirez Martin Luther. Et la hiérarchie du Vatican ne vous a fait aucun cadeau en vous retirant de la *Missio canonica*. On a du mal à comprendre comment vous avez pu rester fidèle à l'Eglise catholique...

Je ne suis pas catholique à cause du pape, mais du fait de l'Evangile et du peuple chrétien. Je fais une différence entre la catholicité au sens originel et le catholicisme romain. L'Eglise catholique est ma patrie spirituelle, dans laquelle j'ai eu une histoire parfois difficile, mais quand même très heureuse. Il y a des millions de catholiques qui partagent mes convictions.

Le Point : Au-delà de tous les maux internes que vous décrivez dans ce livre, la principale "maladie" dont souffre l'Eglise n'est-elle pas une sécularisation irrémédiable de nos sociétés ?

La Curie romaine a provoqué cette sécularisation contre la religion. Soutenant l'Ancien Régime lors de la Révolution française, elle n'a pas accepté les mots liberté, égalité et fraternité. Si l'Eglise catholique avait vu ce qui était bon dans cette révolution, comme l'abbé Grégoire, on aurait eu une tout autre situation au XIXe siècle. L'évolution dans le monde anglo-saxon est d'ailleurs très différente, sans cette opposition marquée avec la religion. C'est dans cette optique-là que Vatican II a cherché à réconcilier le monde séculier avec la foi chrétienne. Malheureusement, le processus de restauration sous les papes polonais et allemand a de nouveau renforcé les préjugés contre l'Eglise...

Le Point : Dans votre livre, vous évoquez la légende du Grand Inquisiteur de Dostoïevski, en rappelant que Benoît XVI avait dirigé le Saint-Office, héritier de l'Inquisition. Sous-entendez-vous que, si le Jésus de la Bible se présentait aujourd'hui face au pape, il ne reconnaîtrait plus son enseignement ?

Jésus ne reconnaîtrait vraisemblablement pas, dans ce personnage vêtu d'or et de pierres précieuses, le successeur de son apôtre Pierre. Et il ne se retrouverait pas dans le Christ dogmatique que dépeint le pape dans ses deux livres. Mais je suis persuadé que, s'il regardait dans le cœur de Joseph Ratzinger, il trouverait des traces de son enseignement.

"Peut-on encore sauver l'Eglise ?", de Hans Küng, traduit de l'allemand par Eric Haeussler (Seuil, 264 p., 21 E).

Repères

1928 Naissance à Sursee, en Suisse, un an après Joseph Ratzinger.

1954 Ordonné prêtre (il l'est toujours).

1960 Professeur de théologie à l'université de Tübingen, où il fera venir Ratzinger, futur Benoît XVI.

1962-1965 Expert au concile Vatican II, avec Ratzinger.

1969 Publication d'" Infaillible ? Une interpellation ".

1979 Le Vatican lui retire l'autorisation d'enseigner la théologie catholique. Küng se tourne vers la théologie des religions.

1993 Création de sa fondation Weltethos, " pour une éthique planétaire ".

2005 Reçu pendant quatre heures en tête-à-tête par le nouveau pape, Benoît XVI.

2006 Premier tome de ses Mémoires, " Mon combat pour la liberté Hu " (Editions du Cerf).

2010 Second tome de ses Mémoires, " Une vérité contestée " (Editions du Cerf).